


## (Auto)portrait de la théoricienne en lectrice dans les essais de Judith Schlanger

Léo Mesguich, Sorbonne Université, CELLF 

*RELIEF – Revue électronique de littérature française*  
Vol. 17, n° 2 : *La lectrice est-elle un lecteur comme les autres ?*,  
dir. Maxime Decout et Estelle Mouton-Rovira, décembre 2023

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press  
Site internet : [www.revue-relief.org](http://www.revue-relief.org)

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

### Pour citer cet article

Léo Mesguich, « (Auto)portrait de la théoricienne en lectrice dans les essais de Judith Schlanger », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 17, n° 2, 2023, p. 130-142. [doi.org/10.51777/relief18427](https://doi.org/10.51777/relief18427)

# (Auto)portrait de la théoricienne en lectrice dans les essais de Judith Schlanger

LÉO MESGUICH, Sorbonne Université

## Résumé

Partant du constat que c'est la plupart du temps comme lectrice qu'apparaît Judith Schlanger dans ses essais consacrés à la littérature, cette étude tente de cerner les implications de cet autoportrait dans une somme théorique que l'on ne peut pourtant appréhender par une grille féministe. Il s'agit alors de montrer que les figurations en (et de) lectrice font écho aux grandes catégories de l'œuvre de l'essayiste (notamment les tensions entre le plein et l'absence, l'absolu et la finitude) et proposent discrètement une forme de féminin générique. Plus largement, c'est en rendant à la lectrice autonomie et indétermination que Judith Schlanger renverse une vision longtemps stéréotypée de cette figure.

Comment prendre en compte ce qui se passe, et ce qui passe, quand n'importe qui lit. Ce qui agit, ce qui marque, ce que la lecture « fait » à la lectrice pendant le contact solitaire et passager qui les unit<sup>1</sup>.

Dans le cadre de cette réflexion sur les personnages de lectrices dans le récit, j'ai choisi de m'intéresser à un cas un peu en marge de la question de ce dossier : je ne me centre pas sur des récits mais sur des essais et moins sur des lectrices de fiction que sur une autrice, Judith Schlanger, qui s'est définie, entre autres, comme une lectrice. Analyser ce à quoi renvoie ce terme dans son œuvre (d'autant que Judith Schlanger n'est pas la seule « lectrice » dans ses livres) sera l'occasion de voir comment et pourquoi le statut de lectrice peut être revendiqué par une essayiste et théoricienne dont l'œuvre dépasse de loin la seule question de la lecture.

En 2013, Judith Schlanger publie un recueil d'articles au titre énigmatique : *La lectrice est mortelle*. Si la lectrice peut correspondre à différentes figures, elle renvoie assez intuitivement à l'autrice elle-même, comme le laisse aisément deviner le premier chapitre de l'essai où Judith Schlanger apparaît en lectrice incarnée et imparfaite, donc mortelle. Précisons d'emblée qu'un tel autoportrait en lectrice cumule un double écart par rapport à la critique académique consacrée à la lecture : un rapport flâneur et corporel à la lecture au détriment d'une approche savante ou objective et un refus du neutre grammatical – en bref, un refus de la « fiction théorique du lecteur<sup>2</sup> ». En cela, Judith Schlanger s'inscrit bien dans le

- 
1. Judith Schlanger, *Le Neuf, le différent et le déjà-là. Une exploration de l'influence*, Paris, Hermann, 2014, p. 229.
  2. Sur les implications de cette fiction dans ses rapports au personnage de la lectrice de roman, voir Marie Baudry, *Lectrices romanesques : représentations et théorie de la lecture aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 329-357.

sillage de ce qu'Éric Benoit a appelé le « tournant existentiel et éthique des théories de la lecture<sup>3</sup> ».

Un passage du chapitre introductif de ce même essai permet à la fois de donner un premier aperçu de cet autoportrait en lectrice et d'introduire plus globalement la démarche de Judith Schlanger. L'essayiste se décrit cédant aux joies de lectures libres dans la bibliothèque de l'Université hébraïque de Jérusalem, où elle a longtemps enseigné :

Tel livre mentionné, ou tel souvenir, me pousse vers telle zone, qui s'enfle... Et donc mes déplacements sont flottants, accidentels, non utilitaires, mal finalisés [...]. Je reviens donc avec un paquet de livres dans mon sac à dos, un paquet toujours trop lourd. Frivole et lourd. J'abuse probablement de la situation, car je sais bien que le plaisir de la curiosité n'est pas l'usage central, la vocation normale, des bibliothèques universitaires<sup>4</sup>.

Cette scène, qui condense un souvenir itératif et une scène archétypale, dépeint à la fois une lectrice et une lecture. On y voit en effet une lectrice bien vivante – avec ses mouvements, sa démarche décousue, son sac à dos – mais également un mode de lecture, considéré inadapté au lieu évoqué : la bibliothèque universitaire ne serait normalement pas appropriée à ce genre de « lecture oiseuse, vagabonde<sup>5</sup> ». Ce qu'elle décrit comme un décalage du mode de lecture universitaire habituel peut pourtant apparaître comme l'emblème de toute sa démarche : une autre manière d'habiter la bibliothèque et de se confronter aux champs du savoir, tel est notamment l'apport des livres de Judith Schlanger.

Son œuvre théorique a pu en effet être décrite, par-delà sa pluridisciplinarité et la diversité apparente de ses objets (la mémoire des œuvres, les œuvres perdues l'influence, la vocation...), comme une inlassable « exploration de l'espace lettré », selon l'expression de Christophe Pradeau<sup>6</sup>. Après avoir consacré, dans le sillage de ses deux thèses, plusieurs livres à des questionnements philosophiques et épistémologiques, Judith Schlanger s'est orientée, à partir des années 1990, vers des sujets s'approchant davantage des études littéraires et de la mémoire culturelle<sup>7</sup>. Reste qu'entre ces deux parties de son œuvre, la discontinuité n'est qu'apparente : comme le notait Christophe Pradeau, Judith Schlanger semble avoir exploité son travail sur les catachrèses du discours scientifique au service d'une description de l'espace littéraire<sup>8</sup>.

---

3. Éric Benoit, « Sur le tournant pragmatique des théories de la lecture », dans Éric Benoit (dir.), *Effets de lecture. Pour une énergétique de la réception*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Modernités », 2019, p. 225.

4. Judith Schlanger, *La lectrice est mortelle*, Belval, Circé, 2013, p. 14.

5. *Ibid.*, p. 12.

6. Voir Christophe Pradeau, « Judith Schlanger : Explorer of Lettered Space », trad. Roxanne Lapidus, *SubStance*, vol. 31, n° 1, 2002, p. 67-76.

7. Cette bipartition schématique ne rend pas bien compte de la richesse générique de son œuvre qui, outre les essais et autres textes théoriques, compte une autobiographie intellectuelle, *Le Front cerclé de fer* ; deux livres de prose poétique, *Patagonie* et *Douleur parfaite* ; ainsi que des poèmes parus dans la revue *Po&sie* : Judith Schlanger est polygraphe.

8. « Judith Schlanger has analyzed the import of these persistent catachreses in intellectual discourse, and has reanimated them in the service of a dynamic conception of intellectual space » (Pradeau, « Judith Schlanger : Explorer of Lettered Space », art. cit., p. 69).

Or, il s'avère que, dans les essais de cette seconde période, qui s'attachent notamment à étudier et décrire « les dimensions vécues de l'expérience de lecture que nos approches savantes ne relèvent pas<sup>9</sup> », c'est en général simplement comme *lectrice* que semble (décider d') apparaître Judith Schlanger : telle serait en tout cas la meilleure manière de définir son *ethos*<sup>10</sup>. Cette image de soi en lectrice constitue à la fois un *ethos* montré et un *ethos* dit, c'est-à-dire qu'elle se déduit, ou se perçoit, de ce que l'essayiste écrit, mais elle est aussi revendiquée dans les passages – certes rares – dans lesquels « l'énonciateur évoque sa propre énonciation<sup>11</sup> ». Mais si le genre de l'essai « met en évidence les interventions de son énonciateur<sup>12</sup> », force est de constater que les autoportraits d'essayistes ou de théoriciennes en lectrice restent rares<sup>13</sup>. Cet *ethos* minimal semble témoigner à la fois d'un souci de modestie et d'une volonté d'approcher au plus près les phénomènes littéraires analysés. Mais les raisons de ce refus du neutre, dans une œuvre qu'on ne peut explicitement qualifier de féministe ou militante, interrogent.

En effet, cet *ethos*, ainsi que les quelques figures de lectrices qui apparaissent dans ses essais, ne débouchent jamais explicitement sur une approche particulièrement genrée<sup>14</sup> ou féministe de la lecture. Rien ne distingue *a priori* la lectrice « mortelle » ou « quelconque » de Judith Schlanger de son potentiel équivalent masculin ou neutre. Marie Baudry a bien montré que, dans les textes de fiction comme dans les textes théoriques des années structuralistes, la figure de la lectrice n'est jamais neutre : qu'elle incarne la mauvaise lecture de romans ou le contre-modèle de la lecture savante et active, la lectrice ne peut presque jamais être simplement une femme qui lit. Chez Judith Schlanger pourtant, ces figurations en (et de) lectrice n'incarnent pas le pendant d'une autre figure plus valorisée : ce qui les caractérise bien plutôt, c'est leur indétermination. Leur présence n'indique jamais un écart ou un antagonisme dans la portée très générale des propos de l'essayiste. S'esquisse ainsi dans cet *ethos* de lectrice une dimension critique, mais indirecte, en creux.

Pour tenter de démêler cet ensemble de questions, on se penchera d'abord sur l'énonciation dans les essais de Judith Schlanger. Il s'agira de voir pourquoi on peut parler d'autoportrait en lectrice et pourquoi, plus globalement, c'est ce rapport montré à la lecture

9. Judith Schlanger, « Réponse à Laurent Jenny », *Études littéraires*, vol. 46, n° 3, 2015, p. 178.

10. On entendra ce terme selon les définitions données par Dominique Maingueneau. L'*ethos*, qu'il faut distinguer du concept plus large de posture, est une notion discursive, qui décrit l'image du locuteur construite ou inférée à travers un discours par ses destinataires (voir *Le Discours littéraire*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2004, p. 205). Pour la distinction avec la notion de posture, voir Jérôme Meizoz, « Ce que l'on fait dire au silence : posture, ethos, image d'auteur », *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 3, 2009.

11. Dominique Maingueneau, « Problèmes d'ethos », *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n° 113-114, 2002, p. 65.

12. Pierre Glaudes et Jean-François Louette, *L'Essai*, Paris, Armand Colin, coll. « Lettres Sup », 2011, p. 258.

13. Même si l'on peut notamment mentionner, pour la période qui nous occupe, les essais de Geneviève Brisac et les textes théoriques de Monique Wittig, notamment ceux recueillis dans *Le Chantier littéraire* (Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010).

14. Par souci de clarification, on distinguera le genre, « un système de bicatégorisation hiérarchisé entre les sexes (hommes/femmes) et entre les valeurs et représentations qui leur sont associées (masculin/féminin) », et les sexes qui « renvoient aux groupes et catégories produites par ce système » (Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait et Anne Revillard, *Introduction aux études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck supérieur, coll. « Ouvertures politiques » 2020, p. 10).

qui définit assez bien son « style critique<sup>15</sup> ». Cerner cet *ethos* de lectrice supposera ensuite d'en saisir les conséquences pragmatiques : que *permet* une telle figuration ? Comment l'articuler aux grandes tendances de cette œuvre théorique ? On reviendra enfin sur les ambiguïtés de cette figure de la lectrice à la fois mise en avant et toujours indéterminée, distinguée sans être individualisée, pour proposer de voir chez Judith Schlanger un féminin générique.

### Une énonciatrice, une lectrice

« [L]'usage du *je*, pour un théoricien » rappelle David Turgeon, « n'est pas anodin, et porte en lui quelque chose de politique<sup>16</sup> ». C'est bien le cas chez Judith Schlanger dont la quasi-totalité des livres, depuis *La Mémoire des œuvres*, est rédigée à la première personne : c'est toujours une même voix, bien présente et reconnaissable, qui guide le lecteur dans la progression de l'exposé, commente les choix qui sont faits, prend parti pour telle ou telle thèse. L'énonciateur, dans ces essais, est une énonciatrice, tous les accords impliquant ce « je » étant au féminin. En voilà quelques brefs exemples, tirés d'ouvrages différents :

la mémoire des œuvres musicales est une question que je serais *heureuse* de voir abordée<sup>17</sup>

Je suis *partie* d'un exemple infime...<sup>18</sup>

Mais je suis *entrée* dans un livre inconnu qui raconte une tout autre histoire<sup>19</sup>

Si l'affirmation de la subjectivité est nette, il faut préciser que les textes dont sont issus ces exemples n'ont pas tous exactement le même statut : si les deux premiers appartiennent à des essais universitaires, plus neutres, le dernier adopte bien davantage la tonalité autobiographique du *Front cerclé de fer*. Malgré cette différence, la locutrice semble toujours incarnée, la même voix se fait entendre d'un texte à l'autre. Or, comment qualifier cette énonciatrice, quelle image a-t-on d'elle, sinon celle d'une lectrice ?

« LECTRICE » est en effet, bien que discret, le seul terme par lequel Judith Schlanger semble se définir, au détriment de toute profession ou spécialité. Par exemple, dans *Présence des œuvres perdues* : « Et si je me glisse dans la série à *titre de lectrice moderne quelconque* pour réactualiser cette histoire...<sup>20</sup> ». Ce serait donc une lectrice qui nous raconterait cette histoire, en l'occurrence, à ce moment du livre, celle de l'agate de Pyrrhus. Dans l'épithète

---

15. Christine Montalbetti, *Gérard Genette. Une poétique ouverte*, Paris, Bertrand-Lacoste, coll. « Référence », 1998, p. 8.

16. David Turgeon, *À propos du style de Genette*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2018, p. 69. Il est vrai qu'on peut aussi voir dans cette habitude d'employer la première personne une influence de l'anglais, où cet usage est beaucoup plus répandu. Je remercie Anne-Isabelle François d'avoir attiré mon attention sur l'influence de la langue anglaise dans la prose de Judith Schlanger.

17. Judith Schlanger, *Présence des œuvres perdues*, Paris, Hermann, coll. « Savoir lettres », 2010, p. 168 (je souligne, comme dans les exemples suivants).

18. Judith Schlanger, *La Mémoire des œuvres*, Lagrasse, Verdier, coll. « Verdier/poche », 2008 [1992], p. 58.

19. Schlanger, *La lectrice est mortelle*, *op. cit.*, p. 34.

20. Schlanger, *Présence des œuvres perdues*, *op. cit.*, p. 179.

quelconque se lit un souci de se fondre dans le « tout-venant des lecteurs » qu'elle évoquera dans l'épilogue mémorable de *Le Neuf, le différent et le déjà-là* : celle qui prend la parole émane de la foule de la « population des lettres<sup>21</sup> », son point de vue n'est ni en dehors ni au-dessus d'elle. C'est ce que dit également le titre *La lectrice est mortelle* que Judith Schlanger, dans un entretien avec Alain Veinstein, qualifiait elle-même de « bouquet de sens<sup>22</sup> ». Elle déclarait que, en intitulant ainsi son essai, elle souhaitait « insister, presque protester, pour rappeler que la relation aux livres est aussi une relation vivante, affective, pas seulement lettrée, distante, formelle<sup>23</sup> ». Il est frappant de constater qu'au-delà de la généralité du propos, elle commente bien plus le *prédicat* – cette « mortalité », qui est surtout une subjectivité – que le *sujet* de ce titre : double évitement significatif, ici, de la première personne (« la lectrice, c'est moi ») et des raisons du choix de ce terme<sup>24</sup>. Le signifié comme le référent du mot sont vagues et malléables.

Si « *La lectrice est mortelle* » renvoie à l'énonciatrice de l'essai, c'est que ce titre fonctionne comme une énallage de personne, ce qu'un passage de la fin du livre réexploite. Judith Schlanger évoque dans ce chapitre un faux souvenir de lecture. La relecture de *Sordello*, le poème de Robert Browning, lui montre que le souvenir qu'elle en avait était bien éloigné du texte réel<sup>25</sup>. Cette découverte est source de trouble mais aussi de certitude (Jacques Neefs parle de « cogito du lire<sup>26</sup> »). Même si ce que l'on pense actuellement d'un texte n'est peut-être pas plus juste que ce que l'on en pensait jadis, on ne peut manquer de le croire :

Je me rappelle bien qu'à la première lecture cette même certitude intuitive m'avait montré autre chose, et néanmoins, si ma certitude présente contredit la certitude remémorée, c'est maintenant qui l'emporte ; peut-être pas toujours à juste titre, mais par la force de la présence mentale. *Qu'elle lise ou qu'elle relise, la lectrice suit à livre ouvert son évidence de lecture*<sup>27</sup>.

On comprend immédiatement à la lecture que « la lectrice » et le « je » de la première phrase sont coréférents. Mais l'énallage de personne, introduite par un déterminant défini, ne requa-

---

21. Schlanger, *La Mémoire des œuvres*, op. cit., p. 163.

22. *Du jour au lendemain*, France Culture, émission du 18 juin 2013.

23. *Ibid.*

24. Peut-être ne commente-t-elle pas le terme de lectrice car il peut être interprété, on le verra, comme un féminin générique. Reste que dans cette réponse, la lectrice se retrouve malencontreusement une fois de plus associée au mode de lecture affectif au sein d'une division qui, comme l'a montré Marie Baudry, « réitère des oppositions fondées sur une représentation de la différence des sexes où le pôle féminin était systématiquement associé aux notions de passivité et d'absence de distance critique » (*Lectrices romanesques*, op. cit., p. 356).

25. Aude Leblond considère que ce passage illustre ce que Pierre Bayard, dans *Comment parler des livres qu'on n'a pas lus ?*, a appelé un livre-écran. Le rapprochement s'impose en effet, à ceci près que, chez Bayard, le livre-écran est un texte de substitution qui vient, comme dans le souvenir-écran duquel il s'inspire, totalement occulter la réalité ; or, chez Judith Schlanger le faux souvenir de lecture de *Sordello* s'avère n'être pas complètement fantasmé, d'où le fait qu'elle finisse par parler de « déformation » plutôt que de « faux ». Voir Aude Leblond, « La lecture à distance : bibliothèque intérieure et arts de la mémoire », *Littérature*, vol. 206, n° 2, 2022, p. 130 ; Schlanger, *La lectrice est mortelle*, op. cit., p. 138-139.

26. Jacques Neefs, « *La lectrice est mortelle* by Schlanger Judith », *L'Esprit créateur*, vol. 54, n° 3, 2014, p. 120-121.

27. Schlanger, *La lectrice est mortelle*, op. cit., p. 149 (je souligne).

lifie pas seulement le sujet de l'énonciation en lectrice, elle a aussi une valeur générique et donne à la phrase une allure d'aphorisme, comme on en retrouve souvent dans les livres de Judith Schlanger. La portée gnomique de cet énoncé, renforcée par la valeur générique du déterminant, renoue ainsi avec la portée très générale de cet *ethos* de lectrice que l'on a déjà évoqué : non seulement le sujet qui s'exprime dans ces essais est une lectrice, mais ce pourrait être n'importe laquelle.

Revenant sur l'*ethos* de Gérard Genette, Frank Wagner rappelait que « loin de ne résider que dans [des] incidentes réflexives », cet *ethos* devait « être déduit par le lecteur de l'ensemble des caractéristiques de son discours »<sup>28</sup>. Il en va de même chez Judith Schlanger : son *ethos* de lectrice est également ce qui se dégage du contenu même de ses textes. On pourrait mentionner cette insistance à montrer que « chacun s'éveille *in medias res* dans le monde des lettres et des idées<sup>29</sup> », véritable leitmotiv des essais de Judith Schlanger. Cette image de la naissance au milieu des œuvres qui nous entourent se retrouve dans l'ouverture autobiographique du *Front cerclé de fer* consacrée au « colombier perdu des lectures démesurées de l'enfance<sup>30</sup> », et c'est également avec elle que débute *La Mémoire des œuvres* : « Nous sommes au cœur de beaucoup de livres, entourés de livres accumulés, pesants, immaîtrisables dans leur masse. Leur demande d'attention nous cerne de tout côté<sup>31</sup> ». Chez Judith Schlanger, les textes et les œuvres nous précèdent et nous entourent : la lecture, définie comme ce regard ou cette attention vers les œuvres qui nous encerclent, est le dénominateur commun de la population des lettres.

« J'ai circulé au hasard des livres chez des lettrés de bonne compagnie<sup>32</sup> » : la mise en évidence des lectures, au sens large du terme, comme base unique de son travail, contribue également à forger son *ethos*. On pourrait à ce titre évoquer l'absence fréquente, dans ses livres, de notes de bas de page au profit d'une liste de références placée à la fin, sans numéro de page<sup>33</sup>. Pour Véronique Samson, on peut interpréter ce choix comme « un certain rapport aux œuvres, une manière de les tenir en réserve dans son esprit, de les avoir à sa portée, une manière, en somme, de subir leur influence, en s'engageant avec la totalité d'une pensée, loin de la pratique citationnelle dans ce qu'elle a parfois de superficiel<sup>34</sup> ». Cette liste finale donne en effet moins à voir des sources servant à étayer ou confirmer un développement que des lectures au long cours ayant nourri l'énonciatrice, d'autant que ces listes de références mélangent sans les distinguer les genres, les époques, les corpus primaires et secondaires.

Ce rapport désinvolte à la référence ne peut en tout cas manquer de broser en creux le portrait de la théoricienne en lectrice, qualificatif qui résulte également de la manière dont Judith Schlanger définit ces lectures. Elle insiste particulièrement sur ce point dans *Présence*

28. Frank Wagner, « Fragments d'un abécédaire genettien », *Poétique*, vol. 1, n° 185, 2019, p. 36.

29. Schlanger, *Le Neuf, le différent et le déjà-là*, op. cit., p. 185.

30. Schlanger, *Le Front cerclé de fer*, Strasbourg, Circé, 2015, p. 21.

31. Schlanger, *La Mémoire des œuvres*, op. cit., p. 15.

32. Schlanger, *Présence des œuvres perdues*, op. cit., p. 15.

33. *La Vocation* propose une solution d'entre-deux : des notes de fin qui mettent en correspondance les pages du livre et les ouvrages évoqués, souvent avec numéro de page.

34. Samson, « Quand on parle d'influence, qui est le héros ? », art. cit.

*des œuvres perdues* en expliquant que « les illustrations [lui] viennent de lectures non spécialisées et non systématiques<sup>35</sup> », qu'elle revendique « une information cultivée courante et non pas savante, des pointages sans compétences particulières, des lectures mais non des recherches historiennes sur les sources<sup>36</sup> ». Ces lectures sont dans ces deux exemples appréhendées par ce qu'elles ne sont pas. Cette définition privative pourrait nous permettre d'aller plus loin : l'*ethos* de la lectrice n'est-il pas une étiquette négative ?

### La lectrice et la finitude

On peut en effet émettre l'hypothèse que cet *ethos* découlerait de la difficulté à définir cette œuvre théorique d'un point de vue disciplinaire et épistémologique<sup>37</sup>. C'est ce que laisse entendre Claude Mouchard dans une recension d'*Une histoire de l'intense* :

Depuis *Schelling et la réalité finie* (1966) et *Les Métaphores de l'organisme* (1971), Judith Schlanger a publié plus d'une vingtaine d'ouvrages qu'il serait impossible de ranger dans un domaine circonscrit – entre philosophie, histoire des sciences ou des « idées », analyse des « œuvres », voire autobiographie. C'est à tout le moins une « lectrice » extraordinaire<sup>38</sup>.

Le passage de l'aporie de l'approche disciplinaire à une telle définition est éloquent : qualifier Judith Schlanger de « lectrice » (terme que Claude Mouchard dit emprunter à *La lectrice est mortelle*) permettrait ici *a minima* d'unifier une œuvre riche et plurielle, de donner sens à la démarche globale. S'établit ainsi une continuité entre une des grandes caractéristiques de l'œuvre – son interdisciplinarité, voire son adisciplinarité – et ce qualificatif indistinct de lectrice : l'*ethos* est à l'image de l'œuvre. Autrement dit, comme l'œuvre elle-même, cette image de soi chez Schlanger se définit d'abord essentiellement par la négative, elle ne peut d'abord se dire que par ce qu'elle n'est pas. L'*ethos* de la lectrice serait ainsi sinon le refus, du moins le contournement d'autres *ethos* – en l'occurrence ceux du savant, du spécialiste, du professionnel<sup>39</sup>. « [J]e ne suis pas une démarche épistémologique [...]. Si je n'ai pas parlé de philosophie, c'est parce que je ne suis pas sûre que ce que je fais soit de la philosophie<sup>40</sup> » ; « Il

35. Schlanger, *Présence des œuvres perdues*, op. cit., p. 169 (je souligne).

36. *Ibid.*, p. 170 (je souligne).

37. C'est un point qu'un grand nombre de recensions ont relevé : « Comme il n'y a pas de domaine positif de la perte, le dernier livre de J. Schlanger demeure difficilement "classable". Au terme de la lecture, on ne sait trop, d'un point de vue critique, quoi en faire, pour dire les choses grossièrement — à quoi l'ajouter, avec quoi le lier. » (Katerine Gosselin, « "La face cachée de la culture humaine" : réflexions sur la perte des œuvres », *Acta fabula*, vol. 13, n° 5, 2012) ; « Sa démarche ne se laisse pas définir d'un mot. Va-t-on parler à propos de ce que fait Judith Schlanger de "philosophie" ? » (« Comment vivent les idées ? », *Le Monde*, 30 avril 1996) ; « les livres de Judith Schlanger explorent d'une manière intéressante les frontières des discours (universitaires, essayistes, littéraires, épistémologiques, etc.) et peuvent, par là même, susciter une forme d'incompréhension. » (Andrei Minzétanu, « Une poétique de l'intelligence », *Critique*, vol. 3, n° 850, 2018, p. 264).

38. Claude Mouchard, « Le présent alarmant du roman », *En attendant Nadeau*, [en-attendant-nadeau.fr](http://en-attendant-nadeau.fr), 21 avril 2021 (je souligne).

39. À ce sujet, voir Minzétanu, « Une poétique de l'intelligence », art. cit., p. 263.

40. Judith Schlanger, « Il n'y a pas de vie humaine qui ne soit connaisseuse », dans Roger Pol-Droit (dir.), *La Compagnie des contemporains*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 265.



ne s'agit pas de commentaire ou de critique littéraire<sup>41</sup> ; « une aventure *aux bords* de la philosophie<sup>42</sup> » : autant de dénégations fréquentes par lesquelles l'essayiste définit son approche en se distinguant des prismes disciplinaires habituels<sup>43</sup>. Seule semble pouvoir demeurer cette étiquette large de « lectrice » pour appréhender cette œuvre qui crée « un fascinant interstice dans notre bibliothèque critique<sup>44</sup> ».

Mais il ne faudrait pas voir dans cet autoportrait un pis-aller. Sa plasticité est en fait sa force : c'est un *ethos non sélectif*, indéterminé. Toutes les postures professionnelles que Judith Schlanger refuse restreignent en circonscrivant un domaine et des habitudes : en n'étant qu'une lectrice, on réduit au contraire au maximum sa propre limitation. Si cette posture est un refus, c'est donc le refus de postures restreintes et localisées. N'apparaître « que » comme une lectrice permet ainsi d'être à la lisière des différents discours, de ne pas circonscrire son domaine de compétence et donc de réduire ce à quoi elle serait forcée de renoncer. Se définir, de façon très générale, par la lecture, par ce qui unit le monde des lettres, c'est ainsi s'inscrire au sein d'un collectif plus large, « fragment épique<sup>45</sup> » de l'ensemble des lectrices et des lecteurs<sup>46</sup>.

Il me semble que l'on pourrait dire de cet autoportrait en lectrice ce que Judith Schlanger disait de son propre choix des études de philosophie, que c'est « l'option la moins sélective, celle qui élimin[e] le moins<sup>47</sup> ». Dans *Le Front cerclé de fer*, elle a retracé les réflexions qu'elle a menées pendant des années autour du double problème de l'absolu et de la finitude : elle se décrit obsédée par l'impossibilité de commencer sa vie sans en même temps devoir renoncer, d'avancer sans se déterminer. « On s'incarne pauvrement dans un milieu piégé [...]. Et on n'aura, en fin de compte, presque rien été et presque rien connu, puisque aucune conscience ne peut éprouver et penser tous les possibles, aucune existence ne peut

---

41. Schlanger, *La lectrice est mortelle*, op. cit., p. 7.

42. C'est le sous-titre de *Fragment épique*, première version de ce qui est devenu *Le Front cerclé de fer* – je souligne.

43. Elle a clairement explicité dans *La Vocation* le lien entre ancrage disciplinaire et renoncement : « L'investissement d'une vie savante permet au savant professionnel, au savant spécialisé, d'approfondir une discipline ou un domaine, mais aux dépens ou au prix de tous les autres » (Paris, Pocket, coll. « Agora », 2020 [1997], p. 183).

44. Gosselin, « "La face cachée de la culture humaine" », art. cit.

45. Le titre de la première version de son autobiographie intellectuelle est aussi, comme l'a remarqué Théo Millot, un syntagme qui apparaît dans un poème de 1980 publié dans *Po&sie* dans lequel elle « s'interroge sur son destin individuel parmi l'ensemble des femmes et les relations des femmes entre elles, partageant une expérience commune tout en conservant leur indépendance et en traçant chacune leur trajet, en dessinant leur idiosyncrasie. » (« Réflexion sur le fait d'être enceinte pendant sa thèse dans l'autobiographie intellectuelle de la philosophe Judith Schlanger », *Épinglez*, [epinglez.hypotheses.org](http://epinglez.hypotheses.org), 26 mai 2021).

46. C'est en ce sens que la démarche de Judith Schlanger pourrait s'apparenter au témoignage féministe, sous-genre du témoignage qui « se présente comme exemplaire d'une condition commune, qu'il s'agit de révéler et de théoriser » (Azélie Fayolle, *Des femmes et du style. Pour un féministe gaze*, Paris, Divergences, 2023, p. 149).

47. Schlanger, *Le Front cerclé de fer*, op. cit., p. 49. Elle raconte en effet que la philosophie lui était apparue comme une prise réflexive sur les questions qui l'obsédaient autour de la finitude, mais en-deçà des disciplines.

posséder et embrasser le tout<sup>48</sup>. » Or, comment ne pas voir dans cette volonté d'apparaître en lectrice cette tentative toujours rejouée, mais qu'elle sait vouée à l'échec (car la lectrice, elle aussi, est mortelle...), d'échapper à la détermination, de tendre à l'absolu ? D'autant que se définir par la lecture c'est non seulement choisir un *ethos* vague pour tenter – en vain – de conjurer la finitude, mais c'est aussi se placer face à elle, car rien ne permet de mieux comprendre les mirages de l'absolu que le contact avec les œuvres. Tout notre rapport à la bibliothèque, pour Judith Schlanger, est en effet marqué par ce constat tragique : les textes sont en nombre limité, fini. La plupart sont pour nous indifférents ou perdus, mais nous ne pouvons pas concevoir cette finitude, restreints que nous sommes par les bornes étroites de notre attention, qui nous fait voir le monde culturel plein et saturé<sup>49</sup>. Lire, c'est se confronter à un « plein toujours fini, [à] une masse de livres toujours limitée, mais pourtant inépuisable en pratique pour chacun de nous<sup>50</sup> ». Résultat, « nous avons renoncé à lire presque tous les livres<sup>51</sup> », et pourtant « [q]uelque chose, apparemment, nous protège du vertige de l'idée des volumes que nous n'ouvrirons pas<sup>52</sup> ».

Or, il faut bien prendre compte que c'est par la figure de la lectrice et non du lecteur qu'il s'agit de tenter de repousser les limitations disciplinaires et existentielles : garder autant que possible la détermination à distance en n'apparaissant que comme une lectrice est discrètement subversif au regard de l'histoire des représentations des lectrices et des discours qui les ont concernées, cette « longue tradition de l'anagnosologie androcentrée<sup>53</sup> ». Par un renversement qui ne dit jamais son nom, la lectrice, qui a toujours représenté un contre-modèle et qui a toujours été définie par ce qu'elle n'était pas (la lecture active, la lecture critique), devient le nom d'une liberté.

### « La première venue, tout un chacun » : la lectrice comme féminin générique ?

Après être revenu sur ce que vise l'autoportrait en lectrice et sur la manière dont il s'articule à la richesse de l'œuvre, on terminera cette réflexion en s'attardant sur le fait que la lectrice,

---

48. *Ibid.*, p. 27. Ce vertige des possibles est une idée philosophique ancienne qui remonte au romantisme et dont Valéry donne une belle formulation dans *Eupalinos*, quand Socrate dit à Phèdre « [j]e t'ai dit que je suis né plusieurs, et que je suis mort un seul. L'enfant qui vient est une foule innombrable, que la vie réduit assez tôt à un seul individu » (*Œuvres*, t. II, éd. Jean Hytier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, p. 114).

49. Cette incapacité à percevoir la finitude, ce qu'on pourrait appeler une myopie du plein, renvoie aussi chez Schlanger à notre inaptitude à percevoir l'absence des disparus et la contingence en général : « Car si la réflexion perçoit des lacunes, et le savoir historique aussi, tant d'œuvres sont là que rien ne manque au souffle. Personne ne manque : après les grands désastres, c'est le sentiment cruel et étonné des survivants devant les rues pleines à craquer et la réalité dense et compacte comme un œuf. Personne ne manque, rien ne fait défaut, il n'y a aucun vide dans la masse vivante, aucune place où glisser l'absence. » (*Présence des œuvres perdues*, *op. cit.*, p. 229). Elle revient sur les échos autobiographiques de cette réflexion dans *Le Front cerclé de fer*.

50. Schlanger, *La lectrice est mortelle*, *op. cit.*, p. 14.

51. Schlanger, *La Vocation*, *op. cit.*, p. 188.

52. Schlanger, *La Mémoire des œuvres*, *op. cit.*, p. 61.

53. Peter Szendy, *Pouvoirs de la lecture. De Platon au livre électronique*, Paris, La Découverte, coll. « Terrains philosophiques », 2022, p. 95. Reprise à Barthes, la notion d'anagnosologie renvoie à tout ce qui concerne la lecture.

comme *ethos* mais aussi comme figure apparaissant au fil des essais, ne paraît pas vraiment se distinguer d'un potentiel équivalent masculin. Comment expliquer cette coexistence entre une revendication du terme de lectrice – distinct donc, par définition, de celui de lecteur – avec un propos général qu'on ne peut directement appréhender par une grille « féministe »<sup>54</sup> et dans lequel le neutre théorique *lecteur* pourrait convenir ? Autrement dit, pourquoi employer un terme non neutre pour une réflexion sur la lecture *a priori* aussi neutre ?

Plusieurs passages postulent ainsi une adéquation entre lecteurs et lectrices tout en reconduisant une distinction entre les deux figures : par exemple, dans *La Mémoire des œuvres*, Judith Schlanger évoque « la secousse minimale du contact : un livre qui atteint une seule lectrice, une page qui touche un seul lecteur<sup>55</sup> ». On peut se demander comment comprendre cette hypozeux qui place sur le même plan lecteur et lectrice tout en les distinguant : pourquoi ce souci à la fois de différencier figure masculine et féminine tout en semblant nier en même temps toute forme de distinction ? Dans le « Plaidoyer pour le tout-venant des lecteurs », à la fin de *Le Neuf, le différent et le déjà-là*, Judith Schlanger appelle à considérer ces lecteurs et ces lectrices influencés par les œuvres sans avoir pris la plume à leur tour. Or, on retrouve dans ce court chapitre la même distribution entre lecteur et lectrice : « la lectrice anonyme qui restera muette, la lectrice inconnue, n'est pas pour l'œuvre un moindre aboutissement [que celui ou celle qui, suite à sa lecture, écrira] » ; « [j]e tiens à replacer dans le champ le lecteur qui ne deviendra pas écrivain et ne se perçoit pas comme tel »<sup>56</sup>. Ces extraits, qui distinguent les deux entités sans les différencier, contribuent à individualiser les passages dans lesquels ils s'insèrent mais relèvent aussi d'un souci d'inclusivité : employer tantôt le masculin, tantôt le féminin, afin de ne pas réserver l'usage générique des mots au masculin<sup>57</sup>.

On peut d'ailleurs voir des traces d'un féminin générique dans une sorte d'équivalence fréquente, chez Judith Schlanger, entre indéfini et genre grammatical féminin. On voit un exemple de cela dans l'entretien qu'elle a donné à Roger Pol-Droit. Elle y regrette que soient héroïsées et placées sur un piédestal les grandes inventions intellectuelles au motif que « cela les rend absolument irréelles, irréalistes, et [que] cela ne les glorifie que pour les éloigner de nous ». Roger Pol-Droit lui demande alors à qui renvoie ce « nous », ce à quoi elle répond que c'est « la première venue, n'importe qui<sup>58</sup> ». Cette équivalence entre l'expression définie au

---

54. Elle semble d'ailleurs extrêmement peu citée dans le corpus féministe, même si on peut mentionner qu'elle est brièvement évoquée par Marine Storti dans *Sortir du manichéisme* (Paris, Michel de Maule, 2016). C'est l'occasion de remercier ici chaleureusement Azélie Fayolle pour avoir attiré mon attention sur ce point et relu cet article. Je lui dois aussi et surtout la découverte, inestimable, de Judith Schlanger via sa chaîne YouTube [Un grain de lettres](#).

55. Schlanger, *La Mémoire des œuvres*, op. cit., p. 63.

56. Schlanger, *Le Neuf, le différent et le déjà-là*, op. cit., p. 225-226 et 230.

57. Cet usage apparaît dans divers écrits universitaires. Dans son dernier ouvrage, Gisèle Sapiro explique ainsi qu'elle désignera les individus auteurs alternativement par « il » ou « elle » (voir *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur*, Paris, Seuil, 2020, p. 11). Aurélien Maignant fait un choix du même ordre dans *Cohabiter la fiction*, il s'en explique dans l'introduction : « je fais le choix d'écrire un chapitre sur deux de ce livre [...] au féminin prioritaire. Cela implique notamment de passer au féminin les termes génériques comme "le lecteur" ou les désignateurs d'un ensemble mixte de personnes » (Lausanne, Archipel Essais, 2020, p. 7).

58. Schlanger, « Il n'y a pas de vie humaine qui ne soit connaissante », art. cit., p. 266.

féminin et le pronom indéfini est également ce qui caractérise bien souvent les figures de lectrices. C'est ce que l'extrait placé en épigraphe établissait déjà : « Comment prendre en compte ce qui se passe, et ce qui passe, quand n'importe qui lit. Ce qui agit, ce qui marque, ce que la lecture "fait" à la lectrice pendant le contact solitaire et passager qui les unit.<sup>59</sup> ». Dans les deux cas, l'expression définie au féminin est englobante et peut donc renvoyer à toutes les identités de genre.

Cette « utilisation de formes grammaticalement féminines pour référer à des femmes et des hommes<sup>60</sup> », théorisée notamment par la linguiste allemande Luise Pusch, n'est toutefois ici pas sans ambiguïté : si cet usage constitue certes une forme d'écriture inclusive, on pourrait en effet se demander si ce mode de représentation, qui associe lectrice et sujet quelconque ou non-personne, ne viendrait pas reconduire une invisibilité des lectrices. Le féminin à valeur générique, « lectrice », contribuerait à renverser les usages habituels de la langue, en nous forçant à comprendre qu'un tel terme peut inclure des lecteurs, mais associe également la figure de la lectrice, une fois de plus, à une figure quelconque, non individualisée. Autrement dit, cette lectrice sans visage, présente mais indistincte, renoue-t-elle avec une vision stéréotypée de la lectrice invisible ou permet-elle enfin, *via* le féminin générique, une indéfinition salutaire ? Car, de fait, il faut bien reconnaître que la lectrice n'a précisément jamais joui d'une telle indétermination ; que les figures de lectrices, toujours réduites à un panel de représentations à la fois réductrices et limitées, n'ont jamais pu être sans visage. La lectrice, telle qu'apparaît Judith Schlanger comme celles qu'on découvre dans ses essais est donc aussi une figure dans laquelle se projeter.

La lectrice est-elle donc un lecteur comme les autres ? Chez Judith Schlanger, force est de constater que c'est peut-être la meilleure définition que l'on pourrait donner d'elle. Plus largement, les essais de Judith Schlanger permettent d'envisager une remise en cause des visions stéréotypées de la lectrice en creux, sans proposer une représentation alternative ou compensatrice. En effet, si les figurations en (et de) lectrices de son œuvre renversent une certaine imagerie, c'est moins en proposant une image plus juste de la lectrice qu'en ne préjugant pas de la manière dont on la définit, quitte à l'ouvrir à un féminin à valeur générique englobante. C'est en tout cas rendre possible une lectrice au visage jamais figé, en laquelle tout un chacun peut se projeter – et cela implicitement, sans le dire. On pourrait en tout cas pour conclure appliquer à Judith Schlanger les mots de Michéa Jacobi à propos de Virginia Woolf : « [n]ous la lisons, nous lisons avec elle<sup>61</sup> ».

---

59. Schlanger, *Le Neuf, le différent et le déjà-là*, *op. cit.*, p. 229.

60. Daniel Elmiger, « Les genres réécrits : chronique n° 7. Le féminin générique ou : une genericité peut en cacher une autre », *GLAD !*, n° 9, 2020.

61. Michéa Jacobi, *Lectrices et cætera*, Paris, La Bibliothèque, coll. « Les Billets de la Bibliothèque », 2021, p. 150.

## Bibliographie

- BAUDRY Marie, *Lectrices romanesques : représentations et théorie de la lecture aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- BENOIT Éric, « Sur le tournant pragmatique des théories de la lecture » dans Éric Benoit (dir.), *Effets de lecture. Pour une énergétique de la réception*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, coll. « Modernités », 2019, p. 213-234.
- BERENI Laure, CHAUVIN Sébastien, JAUNAIT Alexandre et REVILLARD Anne, *Introduction aux études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck supérieur, coll. « Ouvertures politiques », 2020.
- BRISAC Geneviève, *Sisyphé était une femme. La marche du cavalier*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2019.
- ELMIGER Daniel, « Les genres réécrits : chronique n° 7. Le féminin générique ou : une genericité peut en cacher une autre », *GLAD!*, n° 9, 2020. [doi.org/10.4000/glad.2346](https://doi.org/10.4000/glad.2346)
- FAYOLLE Azélie, *Des femmes et du style. Pour un féministe gaze*, Paris, Divergences, 2023.
- GLAUDES Pierre et LOUETTE Jean-François, *L'Essai*, Paris, Armand Colin, coll. « Lettres Sup », 2011.
- GOSSELIN Katerine, « "La face cachée de la culture humaine" : réflexions sur la perte des œuvres », *Acta fabula*, vol. 13, n° 5, 2012. [doi.org/10.58282/acta.7088](https://doi.org/10.58282/acta.7088)
- JACOBI Michéa, *Lectrices et cætera*, Paris, La Bibliothèque, coll. « Les Billets de la Bibliothèque », 2021.
- LEBLOND Aude, « La lecture à distance : bibliothèque intérieure et arts de la mémoire », *Littérature*, vol. 206, n° 2, 2022, p. 118-133. [doi.org/10.3917/litt.206.0118](https://doi.org/10.3917/litt.206.0118)
- MAIGNANT Aurélien, *Cohabiter la fiction. Lecture ordinaire, univers de croyances et interprétation des mondes littéraires*, Lausanne, Archipel Essais, 2020.
- MAINGUENEAU Dominique, « Problèmes d'éthos », *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, n° 113-114, 2002, p. 55-67. [doi.org/10.3406/prati.2002.1945](https://doi.org/10.3406/prati.2002.1945)
- *Le Discours littéraire*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2004.
- MEIZOZ Jérôme, « Ce que l'on fait dire au silence : posture, ethos, image d'auteur », *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 3, 2009. [doi.org/10.4000/aad.667](https://doi.org/10.4000/aad.667)
- MILLOT Théo, « Réflexion sur le fait d'être enceinte pendant sa thèse dans l'autobiographie intellectuelle de la philosophe Judith Schlanger », *Épinglez*, [epinglez.hypotheses.org](https://epinglez.hypotheses.org), 26 mai 2021.
- MINZETANU Andrei, « Une poétique de l'intelligence », *Critique*, vol. 3, n° 850, 2018, p. 253-264. [doi.org/10.3917/criti.850.0253](https://doi.org/10.3917/criti.850.0253)
- MONTALBETTI Christine, *Gérard Genette. Une poétique ouverte*, Paris, Bertrand-Lacoste, coll. « Référence », 1998.
- MOUCHARD Claude, « Le Présent alarmant du roman », *En attendant Nadeau*, [en-attendant-nadeau.fr](https://en-attendant-nadeau.fr), 21 avril 2021.
- NEEFS Jacques, « La lectrice est mortelle by Schlanger Judith », *L'Esprit créateur*, vol. 54, n° 3, 2014, p. 120-121.
- PRADEAU Christophe, « Judith Schlanger : Explorer of Lettered Space », trad. Roxanne Lapidus, *SubStance*, vol. 31, n° 1, 2002, p. 67-76. [doi.org/10.2307/3685807](https://doi.org/10.2307/3685807)
- SAMSON Véronique, « Quand on parle d'influence, qui est le héros ? », *Acta fabula*, vol. 18, n° 5, 2017. [doi.org/10.58282/acta.10278](https://doi.org/10.58282/acta.10278)
- SCHLANGER Judith, « Il n'y a pas de vie humaine qui ne soit connaissante », dans Roger Pol-Droit (dir.), *La Compagnie des contemporains*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 263-268. [doi.org/10.3917/oj.droit.2002.01.0263](https://doi.org/10.3917/oj.droit.2002.01.0263)
- *La Mémoire des œuvres*, Lagrasse, Verdier, coll. « Verdier/poche », 2008 [1992]. *Présence des œuvres perdues*, Paris, Hermann, coll. « Savoir lettres », 2010.
- *La lectrice est mortelle*, Belval, Circé, 2013.
- *Le Neuf, le différent et le déjà-là. Une exploration de l'influence*, Paris, Hermann, 2014.
- *Le Front cerclé de fer*, Strasbourg, Circé, 2015.
- « Réponse à Laurent Jenny », *Études littéraires*, vol. 46, n° 3, 2015, p. 177-180. [doi.org/10.7202/1039389ar](https://doi.org/10.7202/1039389ar)
- *La Vocation*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2020 [1997].
- TURGEON David, *À propos du style de Genette*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2018.
- SAPIRO Gisèle, *Peut-on dissocier l'œuvre de l'auteur*, Paris, Seuil, 2020.
- STORTI Marine, *Sortir du manichéisme*, Paris, Michel de Maule, 2016.

- SZENDY Peter, *Pouvoirs de la lecture. De Platon au livre électronique*, Paris, La Découverte, coll. « Terrains philosophiques », 2022.
- VALÉRY Paul, *Eupalinos*, dans *Œuvres*, t. II, éd. Jean Hytier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, p. 79-148.
- WAGNER Frank, « Fragments d'un abécédaire genettien », *Poétique*, n° 185, 2019, p. 31-46.
- WITTIG Monique, *Le Chantier littéraire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2010.